LE LIÈVRE LUBRIQUE ET LA BÊTE SANGLANTE. RÉFLEXIONS SUR QUELQUES INTERDITS ALIMENTAIRES DU HAUT MOYEN ÂGE

Bruno LAURIOUX*

En 751, le pape Zacharie, répondant à saint Boniface qui l'interrogeait sur les coutumes alimentaires des Germains, écrivait :

[A propos des aliments qui sont les leurs], vous me priez de vous dire lesquels sont acceptables, et lesquels doivent être rejetés. En premier lieu, parmi les volatiles, on doit absolument s'abstenir, dans une nourriture chrétienne, des choucas, des corneilles et des cigognes. De même, on doit encore davantage éviter les castors, les lièvres et les chevaux sauvages.
(*Epistola*, XIII [PL 89, 951]).

Un historien de la théologie ne serait pas peu surpris de retrouver ainsi en usage, en plein VIII^e siècle, certains des interdits mosaïques touchant aux aliments (*Lév.*, XI et *Deut.*, XIV, 4-20) que la Nouvelle Loi avait pourtant explicitement abolis (*Rom.*, XIV et *Actes*, X, 10-15), et dont les Pères de l'Eglise avaient très tôt spiritualisé le contenu, faisant des animaux impurs les symboles de péchés réprouvés¹. Mais, parmi les nombreuses espèces que le *Lévitique* ou le *Deutéronome* énuméraient, Zacharie n'en retient que quatre, auxquelles il adjoint le castor et le cheval. Pourquoi celles-là et point d'autres? C'est de cette persistance sélective que je voudrais partir, en suivant la trace du lièvre, dont la prohibition est sans doute la plus surprenante.

Le lièvre était en effet largement consommé par les populations que l'Eglise s'était donnée pour tâche d'évangéliser. Les Romains en faisaient grand cas et avaient même créé des "leporaria", réserves destinées à leur en assurer un approvisionnement régulier et suffisant (ANDRÉ, 1981 : 118 *sqq.*). Anthimus mentionne également le lièvre dans la diète du roi franc Thierry I^{er}, au début du VI^e siècle (ANTHIMUS, 8). Il est clair aussi que, dans un monde rural dominé par l'"incultum", le lièvre est un des gibiers de choix de la "petite chasse" paysanne, à l'arc ou aux pièges (MONTANARI, 1979 : 260 *sqq.*).

Certes, d'autres espèces, volatiles ou petits mammifères, mentionnées par Zacharie ou prohibées par Moïse, pouvaient occasionnellement fournir des compléments alimentaires, dans le cadre d'une prédation multiforme que Frédérique Audoin a retrouvé encore en plein XI^e siècle (AUDOIN, 1984 : 214). Mais, en tout état de cause, elles restaient secondaires. Et, d'autre part, jamais l'Eglise latine n'avait songé par exemple à raviver l'interdit du porc, nourriture fondamentale du monde romain comme des Francs (ANDRÉ, 1981 : 136 *sq.* et ANTHIMUS, 14). Par l'effet d'un curieux retournement, subtilement analysé par Mme Fabre-Vassas, cet animal, dont les tenants de l'Ancienne Loi sont seuls désormais à s'abstenir, devient le symbole même du Juif, tous deux se rejoignant dans l'opprobre (FABRE-VASSAS, 1985). L'interdit du lièvre qui heurtait tout autant les pratiques, s'est pourtant, quant à lui, maintenu.

Cette position unique, le lièvre la doit sans doute à sa mauvaise réputation. Aux yeux des théologiens de la Basse-Antiquité et du Haut Moyen Age, il constitue en effet un animal "particulièrement lubrique" (expression que j'emprunte au *DACL*, *sv* "lièvre").

* 111, rue du Faubourg-Saint-Antoine, F-75011 Paris.

¹ L'interprétation allégorique de l'écriture développée par les Pères de l'Eglise trouve son origine dans l'œuvre du philosophe juif PHILON D'ALEXANDRIE. Voir, de cet auteur, *De Animalibus* (version arménienne), éd. et trad. A. TERIAN, Chico (Calif.), 1981, § 69. Mary DOUGLAS, *De la souillure*, trad. fr., Paris, 1971, pp. 64 *sqq.*, reprend à ce propos les idées développées par S. STEIN, "The Dietary Laws in Rabbinic and Patristic Literature", *Studia Patristica*, vol. 64, 1957, pp. 141 *sqq.*, que je n'ai pu consulter.

Un topos que l'on lit dans les commentaires du *Lévitique* en usage à l'époque de Zacharie — prenez, par exemple, celui d'Isidore de Séville ou celui de Bède (*Quæstiones in Leviticum*, IX [= PL 83, 326] et *Commentarii in Levitici librum*, X [= PL 91 : 345]) — explique en effet qu'en interdisant de consommer la chair du lièvre, Dieu a voulu "mettre en accusation les hommes transformés en femmes", autrement dit les homosexuels². Cette argumentation est reprise telle quelle d'un opuscule consacré aux *Aliments des Juifs* par un anti-pape du III^e siècle, Novatien, qui, dans le cadre d'une interprétation strictement allégorique des interdits mosaïques, entendait attribuer à chaque animal impur des vices aussi ignobles qu'imprévus (*De cibis judaicis* [= PL 3 : 957 sq.]). Au lièvre échet donc l'homosexualité.

Sur quoi cette étrange association se fonde-t-elle? Essentiellement sur deux textes du siècle précédent : *L'Épître de Barnabé*, écrite avant 138 (BARNABÉ, 1948 : 50-52), et *Le Pédagogue*, œuvre de Clément d'Alexandrie, mort vers 215 (CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Pédagogue*, II, X). L'un comme l'autre mettent en relation les penchants supposés du lièvre avec la pluralité de ses anus — sans qu'on sache très bien pourquoi ni comment un facteur entraîne l'autre — : chaque année apporterait à cet animal un nouvel orifice, si bien que le nombre total de ceux-ci nous donnerait son âge.

Cette "observation" sur la multiplication des anus du lièvre vient tout droit de Pline l'Ancien, réservoir de fantasmes pour l'Occident (PLINE, VIII, 218). Pline d'ailleurs ne fait ici que suivre Varron et Archelaüs, comme le fera plus tard Elien (ELIEN, II, 12). Pourtant aucun de ces naturalistes n'en conclut que le lièvre est homosexuel. La liaison entre les deux phénomènes est donc propre aux théologiens.

On ne saurait trop souligner l'importance de l'association d'idée qui en est née, et sur laquelle John Boswell a rassemblé de nombreux et concordants témoignages (BOSWELL, 1985 : 182 sq. et 321). Pour de longs siècles, "un lièvre" signifiera un homosexuel et les homosexuels eux-mêmes adopteront ce surnom infamant. Il est d'ailleurs troublant de constater qu'une civilisation aussi éloignée que la Chine a procédé à la même assimilation³. Si Boswell souligne avec raison qu'en approchant l'homosexualité de certains comportements animaux, on a voulu la stigmatiser, il est clair aussi qu'en faisant d'un animal le symbole de l'homosexualité, on le dévalorisait.

Les penseurs chrétiens trouvèrent chez les naturalistes antiques d'autres observations qui achevèrent de composer le portrait d'un lièvre luxurieux.

Une saison des amours particulièrement longue — de sept mois au minimum! (GRASSÉ, 1955 : 1302; NARD, 1957 : 17) — conduit Clément d'Alexandrie à écrire que "le lièvre couvre sa femelle en toute saison". Ce grand appétit s'étend du reste aux périodes de gravidité de la hase, situation que notre auteur ne manque pas d'assimiler aux rapports qu'un mari peut — mais ne doit pas — entretenir avec sa femme enceinte. Les savants de l'Antiquité ont en effet longuement analysé

² A l'origine, l'interprétation allégorique des interdits du *Lévitique* se partage les faveurs des savants avec deux autres types d'interprétation : celle d'ORIGÈNE (*Contra Celsum* [PG 11 : 1171]), reprise au IV^e siècle par EUSÈBE D'EMÈSE (*Fragmenta exegetica in Pentateuchum*, [PG 86, 558]), qui explique que Dieu a voulu ainsi garder les Juifs d'adorer des animaux que leurs voisins (notamment les Egyptiens) divinisaient ; à côté de cette interprétation "divinatoire", saint Jérôme est le seul représentant patristique de l'interprétation culturelle et médicale, qui aura tant de succès à l'époque moderne et contemporaine (par exemple D. SCHAPIRO, *L'hygiène alimentaire des Juifs devant la science moderne*, Paris, 1930) : les interdits mosaïques sont adaptés au climat et à la culture du Proche-Orient (*Adversus Jovinianum* [PL 23 : 294-295]). Si les interprétations allégoriques l'emportent rapidement, elles sont loin d'être uniformes. Entre les deux pointes que constituent les II^e-III^e siècles et les VII^e-VIII^e siècles, la figure du lièvre homosexuel semble avoir connu une éclipse au profit d'une autre argumentation qui met en avant les vertus chrétiennes que symbolisent la rumination (assimilée à une incessante méditation de la parole divine) et l'ongulation (qui représente la faculté de distinction entre le bien et le mal) — vertus dont est par conséquent dépourvu le lièvre, mais pas seulement lui. Cette interprétation générale est dominante du IV^e au VI^e siècle (EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Præparatio evangelica* [= PG 21 : 626-635]; CYRILLE D'ALEXANDRIE, *Contra Julianum* [= PG 76 : 983-991]; HÉSYCHIUS DE JÉRUSALEM, *Commentarius in Leviticum* [= PG 93 : 905-906]; THÉODORET DE CYR, *Quæstiones in Leviticum* [= PG 80 : 314-317]; PROCOPE DE GAZA, *Commentarius in Octateuchum* [= PG 87 : 725-726]; SAINT PATÈRE, *Expositio veteris et novi Testamenti* [= PL 79 : 757-758]) et refait surface aux XI^e-XII^e siècles (BRUNON D'ASTI, *Expositio in Leviticum* [= PL 164 : 414]; RUPERT DE DEUTZ, *De trinitate et operibus ejus* [= PL 167 : 797]; Ps. WALAFRID STRABON, *Glossa Ordinaria* [= PL 113 : 328]). On notera cependant que le premier exemple s'en trouve dans l'œuvre de SAINT IRÉNÉE, *Adversus Hæreses* (= PG 7 : 1143) qui remonte au II^e siècle. Les savants carolingiens ont, eux, préféré l'idée du lièvre peureux, "timidus", qui remonte, elle aussi, au commentaire d'HÉSYCHIUS DE JÉRUSALEM, *op. cit.*; RABAN MAUR, *Expositiones in Leviticum* [= PL 108 : 351-362] et WALAFRID STRABON, *Epitome Commentariorum in Levitici*, [= PL 114 : 814].

³ Renseignements communiqués par Françoise SABBAN, que je remercie ici. Cette question est évidemment à creuser.

le phénomène de la superfétation — auquel Aristote a consacré un chapitre et Hippocrate un livre — superfétation qui permet à la femelle de concevoir à nouveau, alors qu'elle porte déjà un fœtus conformé (ARISTOTE, *Générat.*, IV, 5, 773 a 32 – 774 b 4 et aussi HÉRODOTE, III, 108). Après avoir été niée pendant longtemps, cette faculté a été à nouveau reconnue à la hase par la zoologie moderne (GRASSÉ, 1955 : 1303)⁴. Il est donc entendu que les lièvres sont “possédés d'une ardeur insatiable pour s'unir entre eux” (CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Pédagogue*, II, X, 83). Aristote ne voit-il pas d'ailleurs dans leur pilosité une preuve du tempérament lubrique qui les habite? Les poils leur poussent littéralement jusque dans la bouche (ARISTOTE, *Générat.*, IV, 5, 774 a 34–36), ce que, là aussi, les ouvrages récents confirment (GRASSÉ, 1955 : 1292).

Mais ça n'est pas tout. De la configuration particulière des organes sexuels du bouquin — chez lequel le pénis est dirigé vers l'arrière (GRASSÉ, 1955 : 1293 avec fig. 1230 A) —, Aristote a tiré la conclusion que les lièvres “s'unissent croupe contre croupe”; “il arrive souvent aussi, poursuit-il, que la femelle prenne les devants et monte sur le mâle” (ARISTOTE, *Hist.*, V, 2, 539 b 23–24). On comprend que Clément d'Alexandrie ait voulu fustiger de tels accouplements, tout-à-fait hétérodoxes à ses yeux : “quand (la femelle) est tapie à côté de lui, il la saillit en venant à elle en arrière; cet animal, en effet, s'accouple à reculons” (CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Pédagogue*, II, X, 88)⁵.

Le lièvre n'est pas seulement homosexuel, il n'est pas seulement lubrique, il est aussi ambigu et dans cette ambiguïté se rejoignent deux fantasmes, celui de l'hermaphrodite et celui du mâle enceint. Le point de départ est sans doute ici la difficulté de reconnaître les organes sexuels chez les lagomorphes. Les régions ano-génitales sont en effet très semblables chez la hase et le jeune mâle (testicules intra-abdominaux, clitoris développé : GRASSÉ, 1955 : 1301–1302 et BENOIST, 1946 : 60–61), rendant l'identification parfois délicate, ainsi que l'avait déjà remarqué au XII^e siècle Hildegarde de Bingen (*Physica* VII, [= PL 197 : 1326]).

Une autre particularité anatomique a aussi retenu l'attention et l'imagination des savants de l'Antiquité. Le lièvre possède en effet sous la queue des cavités, les glandes périnéales (GRASSÉ : 1293, fig. 1230 A), que l'on a pu interpréter soit comme des anus supplémentaires, appuyant ainsi, comme on l'a vu plus haut, la tradition du lièvre homosexuel, soit comme des vulves, faisant de cet animal un hermaphrodite (voir les témoignages rassemblés par GESNER, 1551 : 685–686). Dès lors, le mâle peut porter, ce que de multiples auteurs ont affirmé à la suite d'Archelaüs qui écrit que “chaque individu appartient à l'un et l'autre sexe, et qu'ils engendrent aussi bien sans mâle” ou du Pseudo-Démocrite qui déclare :

Le lièvre est parfois mâle, parfois femelle, il change de nature, et tantôt il engrosse comme un mâle, tantôt il donne naissance (à des petits) comme une femelle.
(GESNER, 1551 : 685).

Encore au XVI^e siècle, Conrad Gesner opposera aux sceptiques son expérience personnelle :

J'ai souvent observé durant des chasses des lièvres pourvus d'un membre viril et de testicules, et qui portaient cependant des levrauts dans l'utérus.
(GESNER, 1551 : 685).

Il est tout à fait remarquable que cette figure du lièvre ambigu ait perduré dans les rites et croyances populaires. Le mâle menstrué est ainsi susceptible de pondre des œufs, c'est le lièvre de Pâques, mais aussi de transmettre, par son sang impur, la lèpre, rapprochement qu'un à-peu-près phonétique surdétermine (GAIGNEBET, 1985 : 174 et 280). Quant au fait que le mâle porte comme la femelle, une légende l'explique par la disparition de celle-ci lors du Déluge (SÉBILLOT, 1984 : 27).

C'est Clément d'Alexandrie, encore lui, qui synthétise avec force les différents traits du lièvre lubrique, symbole honni d'une sexualité illicite et débridée⁶ :

⁴ On notera que l'interprétation positive de la superfétation, proposée par HÉRODOTE, n'a jamais été reprise par les penseurs chrétiens. Selon HÉRODOTE, III, 108, la superfétation permet à l'espèce de maintenir une existence menacée par les prédateurs.

⁵ Nous avons ici préféré la traduction de MONDÉSERT et MARROU à celle de BOSWELL (1985 : 445) qui me semble peu claire : “... le lièvre copule en toute saison et le fait dans la position postérieure, avec le consentement de la femelle. C'est-à-dire que l'un de ces animaux monte l'autre de l'arrière”.

⁶ Le lièvre partage cette réputation de luxure avec deux autres animaux : la hyène et la belette, auxquelles BOSWELL (1985 : 182 sq., 384) a également consacré de nombreux développements.

Cette interdiction énigmatique (celle de consommer du lièvre) nous conseille donc de nous abstenir des désirs violents et des accouplements qui se succèdent sans interruption, des unions avec des femmes enceintes, de l'homosexualité et de la pédérastie, de la fornication et du libertinage. (CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Pédagogue*, 1965, II, X, 88).

Peut-être aussi le lièvre, victime désignée des filets ou des panneaux (XÉNOPHON, V, 5 sq.), des "pouches", des "menues cordelettes", des "réseaux" et de tout l'appareil des ruses cynégétiques (MÉNARD, 1980), est-il davantage susceptible de devenir bête sanglante, animal étouffé⁷. Or, la viande où le sang est demeuré a fait l'objet d'un vigoureux et constant interdit durant le Haut Moyen Age : la quasi-totalité des pénitentiels, de 650 à l'an mil, rappellent avec netteté les prescriptions apostoliques en la matière (*Actes*, xv, 28-29). Je n'ai pas retrouvé d'association explicite entre chair du lièvre et viande suffoquée, si ce n'est dans les décisions de deux conciles russes du XVI^e et du XVII^e siècle (SMITH, 1984 : 278-279); mais l'on sait combien, dans le domaine des prescriptions alimentaires, l'Eglise orthodoxe est restée attachée à des traditions que l'Eglise latine avait abandonnées depuis longtemps (*DTC*, sv "abstinence").

Zacharie disposait donc, pour sa réponse à saint Boniface, de solides arguments théologiques. Pourtant, son attitude rigoriste apparaît, au VIII^e siècle, comme déjà archaïque et en décalage avec la réalité des pratiques.

Que le lièvre fût consommé au moment même où le pape Zacharie en rappelait l'interdit, nous en avons des preuves : la "Loi des Alamans" et celles des Bavares mentionnent, dans la première moitié du VIII^e siècle, des chiens destinés à la chasse aux lièvres (*MGH, Leges*, I, 5). Il faudrait poursuivre une investigation systématique dans les *MGH*, mais, d'ores et déjà, les résultats des fouilles viennent confirmer les indications des textes : à Brébières comme à Cheny, pour se limiter aux sites français, on a trouvé des ossements de lièvres (DEMOLON, 1972 : 330 sqq.).

Cette résistance têtue des pratiques explique sans doute la prudence dont firent preuve en la matière de larges secteurs de l'Eglise. Sur 67 pénitentiels que j'ai pu repérés⁸, seuls dix font mention de l'interdit du lièvre, qui est donc une préoccupation secondaire par rapport aux tabous du sang ou à ceux de la souillure (sont prohibés les animaux qui ont consommé de la charogne, de la chair humaine ou même qui ont ... copulé avec un homme!). Bien mieux, si ces textes se réfèrent ainsi à l'interdit, c'est d'une manière indirecte, pour le nier : "il est licite de manger du lièvre" affirment-ils, s'opposant ainsi à ceux qui interdisent cette consommation (voir par exemple les *Excarpsus Cummeani* dans WASSERSCHLEBEN, 1851 : 460-493). Le plus souvent, les auteurs des pénitentiels prennent la peine de justifier cette autorisation par les propriétés médicales du lièvre qui "est bon contre la dysenterie et dont le fiel, mélangé à du poivre, combat le mal au foie" (par exemple *Capitula Dacheriana* dans WASSERSCHLEBEN, 1851 : 145-160), formule que l'on retrouve mot pour mot dans la littérature diététique de l'époque (dans deux manuscrits tardifs d'Anthimus [ANTHIMUS : 8]).

Revenons maintenant à la lettre de Zacharie et essayons d'expliquer pourquoi on y trouve réaffirmé avec vigueur un interdit que les pratiques n'avaient cessé de démentir et que l'Eglise était loin d'avoir unanimement accepté.

Le fait que Zacharie soit un pape grec n'est peut-être pas étranger au rigorisme, à l'extrémisme dont il fait ici preuve. On a déjà noté la plus grande sensibilité de l'Eglise orthodoxe à l'égard des prescriptions alimentaires. Rappelons que le clergé russe continuera à interdire la chair du lièvre jusqu'en plein XVII^e siècle.

D'autre part, la coïncidence chronologique est remarquable entre les pénitentiels qui mentionnent l'interdit du lièvre et les commentaires du *Lévitique* qui font de cet animal le symbole de l'homosexualité : ils s'étalent entre 700 et 850. Au VIII^e siècle, où écrit Zacharie, l'interdit du lièvre est donc une question d'actualité. Faut-il y voir l'effet d'un regain de répression contre les homosexuels ?

⁷ Le fait que ces pratiques soient fondées sur la ruse n'est sans doute pas étranger à l'interdiction des nourritures qu'elles procurent. Voir bien sûr PRUDENCE, *Hymne ante cibum* (*Liber Cathemerinon*, III), vers 41-65.

⁸ J'ai utilisé bien entendu les textes recensés par WASSERSCHLEBEN (voir à ce nom dans la bibliographie), mais aussi les ouvrages suivants : H.J. SCHMITZ, *Die Bussbücher und die Bussdisciplin der Kirche*, 2 vol., Mayence - Düsseldorf, 1883-1898; L. BIELER, *The Irish Penitentials*, Dublin, 1963; J.T. MC NEILL et H.M. GAMER, *Medieval Handbooks of Penance*, New York, 1938; S. GONZALES RIVAS, *La penitencia en la primitiva iglesia española*, 1949; pour les éditions de pénitentiels, voir la bibliographie de C. VOGEL, *Les "libri pœnitentiales"*, Turnhout, 1978 ("Typologie des sources du Moyen Age occidental", n° 21), dont j'ai adopté les datations.

En ce cas, la disparition de cet interdit dans la discipline ecclésiastique peut s'interpréter de deux manières. Soit la constance des pratiques a eu raison des arguments théologiques; soit l'évocation de l'homosexualité du lièvre est devenue incongrue dans une société caractérisée par l'émergence d'une "sous-culture gaie", selon l'expression de John Boswell (BOSWELL, 1985 : 308 sq.). Et sans doute les deux raisons se sont-elles combinées.

Dans les commentaires du *Lévitique*, le lièvre sera désormais, à partir du IX^e siècle, seulement qualifié de "peureux"⁹, défaut proverbial qui lui est resté — pensons au "Couard" du *Roman de Renart*. C'est un cousin nouveau venu, le lapin, qui, endossant sa réputation lubrique (DELORT, 1984 : 299-300)¹⁰ — mais sans que le soupçon d'homosexualité l'effleure — le remplacera dans les marmites et dans les rêves.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRÉ J. (1981) : *L'alimentation et la cuisine à Rome*, Les Belles Lettres édit., Paris.
- ANTHIMUS : *De observatione ciborum*, éd. E. LIECHTENHAM, Berlin - Leipzig, 1928 (Corpus medicorum Latinorum, VIII, 1).
- ARISTOTE, *Generat. : De la génération des animaux*, éd. et trad. P. LOUIS, Les Belles Lettres édit., Paris, 1961 (Coll. des Univers. de France).
- ARISTOTE, *Hist. : Histoire des animaux*, éd. et trad. P. LOUIS, Les Belles Lettres édit., Paris, 1964-1969 (Coll. des Univers. de France).
- AUDOIN Frédérique (1984) : Les ossements animaux dans les fouilles médiévales de la Charité-sur-Loire. Conclusions relatives à l'alimentation du XI^e au XVI^e siècle, *Compte rendus de l'Académie des Inscript. et Belles-Lettres*, 1984 : 199-217.
- BARNABÉ : *The Epistle of Barnabas*, trad. angl. de J.A. KLEIST in *The Didache*, Westminster, Md., 1948 (Ancients Christian Writers, n° 6).
- BENOIST G. (1946) : *Lièvres et levrauts*, Paris.
- Bible : les références renvoient à la *Traduct. œcuménique de la Bible*, Alliance biblique Universelle - Le Cerf édit., Paris, 1977.
- BOSWELL J. (1985) : *Christianisme, tolérance sociale et homosexualité*, trad. fr., Gallimard édit., Paris.
- CLÉMENT D'ALEXANDRIE : *Le Pédagogue*, éd. et trad. Cl. MONDÉSERT et H. MARROU, Paris, 1965 (Sources Chrétiennes, 2).
- DACL : Dom F. CABROL, *Dictionnaire d'archéol. chrétienne et de liturgie*, Letouzey édit., Paris, 1924-1951.
- DELORT R. (1984) : *Les animaux ont une histoire*, Seuil édit., Paris.
- DEMOLON P. (1972) : *Le village mérovingien de Brébières*, Arras.
- DTC : VACANT E. et MANGENOT E., *Dictionnaire de théologie catholique*, Paris, 1899-1957.
- ELIEN : *AELIAN, On Animals*, éd. et trad. angl. A.F. SCHOLFIELD, Heinemann - Harvard University Press édit., Londres - Cambridge, Mass., 1981 (The Loeb classical Library).
- FABRE-VASSAS Claudine (1985) : Juifs et Chrétiens. Autour du porc, in *Identité alimentaire et altérité culturelle, Actes du Colloque de Neuchâtel (12-13 nov. 1984)*, Neuchâtel (Université de Neuchâtel, Faculté des Lettres, Recherches et travaux de l'Institut d'Ethnologie, n° 6) : 59-83.
- GAIGNEBET Claude et LAJOUX J.-D. (1985) : *Art profane et religion populaire au Moyen Age*, Paris.
- GESNER C. (1551) : *Historiæ animalium. Lib. I de Quadrupedibus viviparis*, Zurich.
- GRASSÉ P.P. (1955) : *Traité de zoologie, anatomie, systématique, biologie*, t. XVII/2, Masson édit., Paris.
- HÉRODOTE : *Histoires*, éd. et trad., Ph.-E. LEGRAND, Les Belles Lettres édit., Paris, 1939 (Coll. des Universités de France).
- MÉNARD P. (1980) : Littérature et iconographie : les pièges dans les traités de chasse d'Henri de Ferrières et de Gaston Phébus, in *La Chasse au Moyen Age, Actes du Colloque de Nice (15-17 oct. 1982)*, 2, Paris, 1984 : 275-281.
- MGH : *Monumenta Germaniæ Historica*.

⁹ Ce caractère "peureux" du lièvre est confirmé par la zoologie moderne : nombreux sont les lièvres en élevage qui se blessent en exécutant des mouvements désordonnés motivés par la frayeur (GRASSÉ, 1955 : 1312).

¹⁰ Déjà dans le *Corrector* de BURCHARD DE WORMS (1008/1013), le lapin symbolise, à la place du lièvre, les rapports sexuels durant la grossesse (cité par BOSWELL, 1985 : 260).

- MONTANARI M. (1979) : *L'alimentazione contadina nell'alto Medioevo*, Liguori édit. Naples.
- NARD J. (1957) : *Lièvres et lapins*, Paris.
- PG : *Patrologiæ cursus completus, series Latina*.
- PL : *Patrologiæ cursus completus, series Græca*.
- PLINE : PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, livre VIII, éd. et trad. A. ERNOU, Les Belles Lettres édit., Paris, 1952 (Coll. des Universités de France).
- SÉBILLOT P. (1984) : *Le folklore de la France. La faune*, nouv. éd. simplifiée, Imago édit., Paris.
- SMITH R. (1984) : Diet and Environment in Early Russia, in *Manger et Boire au Moyen Age. Actes du Colloque de Nice (15-17 oct. 1982)*, 2, Paris : 275-281.
- WASSERSCHLEBEN F.W.H. (1851) : *Die Bussordnungen der abendländischen Kirche*, Halle.
- XÉNOPHON : *L'Art de la chasse*, éd. et trad. E. DELEBECQUE, Les Belles Lettres édit., Paris, 1970 (Coll. des Universités de France).

DISCUSSIONS

M. GUEVARA. — *Le lièvre hermaphrodite a été l'une des images utilisées pour interdire la consommation de sa chair, ainsi que votre exposé l'a montré. N'y aurait-il pas, derrière cette question, un rapport avec les interdictions d'inceste si fortes pendant le Moyen Age ?*

B. LAURIOUX. — *Il faudrait creuser la question de l'inceste — ce que, malheureusement, je n'ai pas fait jusqu'ici. Sans doute, l'inceste a-t-il pu intervenir pour renforcer l'interdit qui pesait sur la chair du lièvre. Mais il s'agirait seulement d'un facteur secondaire.*

S. GEORGOUDI. — *L'homosexualité du lièvre telle que vous l'avez évoquée doit avoir aussi été liée au fait que le lièvre a été, dans l'antiquité grecque, le don par excellence qu'offrait l'éraсте à l'éromène. Les représentations de ces scènes de don sur les vases peints notamment ont été étudiées par Dover, Schnapp, etc. Elles doivent avoir renforcé l'association entre le lièvre et l'homosexualité.*

B. LAURIOUX. — *C'est une question très importante, dont je n'ai découvert les éléments qu'en entendant les exposés présentés hier. Je me suis surtout intéressé aux attitudes des penseurs chrétiens à l'égard du lièvre lubrique. Il faudrait évidemment remonter aux témoignages de l'antiquité grecque.*

P. GILLET. — *Le caractère contradictoire des perversions du lièvre n'a-t-il pas conduit certains théologiens à envisager qu'elles puissent s'annuler dans leur nature comme dans leurs effets ?*

B. LAURIOUX. — *Les images du lièvre lubrique n'entrent pas dans un système cohérent. Ce sont des traditions séparées, qui ne sauraient donc entrer en contradiction les unes avec les autres. De la synthèse de Clément d'Alexandrie, les théologiens ne retiennent que l'homosexualité, avant tout.*

M. DUPUIS. — *Il faut bien savoir que "rien d'extérieur n'est impur". La chair animale est indifférente moralement, sans vice particulier (superstitions anciennes), mais, par son analogie avec celle de l'homme, elle provoquera en celui-ci une énergie de type sexuel.*